

Jean-Pierre Larocque Éclaircissements

Bernard Lévy

Volume 53, Number 214, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (2009). Jean-Pierre Larocque : éclaircissements. *Vie des arts*, 53(214), 43–45.

JEAN-PIERRE LAROCQUE

ÉCLAIRCISSEMENTS

Bernard Lévy

JEAN-PIERRE LAROCQUE DESSINE EN BLANC SUR NOIR. PLUS EXACTEMENT, IL FAIT SURGIR DE L'OPACITÉ

D'UN REVÊTEMENT NOIR DES SCÈNES OÙ SE MEUVENT DES PERSONNAGES DONT LE SILENCE NE DOIT PAS ÊTRE PRIS

POUR DU MUTISME, NI LA NEUTRALITÉ POUR DE L'INDIFFÉRENCE.

Jean-Pierre Larocque se plaît à considérer qu'il dessine à l'envers. Il recouvre entièrement ou partiellement ses feuilles de papier blanc d'une pellicule charbonneuse, celle laissée par ses fusains. Chez lui, alors, le blanc qui définit les contours des formes et les zones des surfaces, provient de l'effacement du noir. Dès lors, ses images naissent à l'inverse de celles qui apparaissent selon les modes habituels du dessin soit de la trace d'un bâton (fusain, pastel, craie, etc.), d'un pinceau ou d'une plume sur une surface (bois, pierre, papier, toile). Pour dessiner, Jean-Pierre Larocque emploie une gomme. Il recourt également à des brosses, des chiffons et des spatules. Par divers procédés d'effacement, il s'ingénie à faire surgir des formes et, en particulier, des personnages qui émergent du fond noir. Ce travail s'apparente à celui du sculpteur¹. D'un bloc de matière compacte (pierre, marbre, porphyre), à coups de ciseaux le sculpteur dégage une figure comme si cette figure y était déjà et n'attendait que son savoir-faire pour apparaître.



La visite
Fusain sur papier, 2008
120 x 188 cm

Ainsi Jean-Pierre Larocque fait-il face non à une feuille blanche comme la plupart des dessinateurs mais à une feuille noire, précisément une feuille noircie : poudreuse, elle se révèle sensible au moindre attouchement. En soustrayant le long d'une ligne ou dans le champ d'une surface la granulation charbonneuse, la gomme restituera le blanc initial. En fait, elle provoquera des traces (sillons ou plages) dont le chiffon ou la brosse étageront les tonalités du noir au blanc et répondront

à des nuances infinies de gris. Mais un dessinateur procédant à l'endroit, soit à l'aide d'une mine noire sur une feuille blanche, en ferait tout autant. Certes. La différence néanmoins est considérable ; elle tient à la signification de la couleur du fond : le noir.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Jean-Pierre Larocque est né à Montréal en 1953. Il y vit et y travaille. Il a acquis sa formation en gravure, dessin et peinture à l'Université du Québec à Montréal (1972). Il s'est initié à la céramique à l'Université Concordia (1985) et s'est perfectionné au New York State College of Ceramics de l'Alfred University dont il a obtenu le diplôme (1988). Il séjourne à l'étranger partageant sa vie entre l'enseignement et la création de sculptures de céramique qui sont exposées et vendues dans de nombreuses galeries d'art. Il rentre à Montréal en 1999. Il est boursier du Conseil des arts du Canada. En 2006, son exposition *Trapping Shadows* est choisie pour inaugurer le nouveau Gardiner Museum of Ceramics de Toronto. Depuis, il poursuit une double carrière de sculpteur et de dessinateur.

LE NOIR DE LA NUIT

Le noir de Jean-Pierre Larocque n'est pas celui de la voûte céleste, des gouffres insondables ou de la profondeur inaccessible du cosmos. Ce n'est pas non plus le noir plus prosaïque du tableau noir de l'école. Son noir à lui épouse le noir de la nuit. Pas de la nuit qui succède au jour et qu'adoucisent les éclairages familiers : lampadaires, ampoules électriques, bougies... Non, la nuit qui sert de fond aux tableaux de Jean-Pierre Larocque c'est la nuit du sommeil, la nuit que peuplent les rêves.

Or les rêves s'ils se présentent comme des énigmes n'en racontent pas moins des histoires. Celles qu'échafaudent les dessins de Jean-Pierre Larocque ont la particularité d'être discontinues; elles sont marquées par des ruptures, des coq-à-l'âne : dix, vingt séquences sollicitent l'œil; dix, vingt plans amorcent un récit imbriqué dans le récit général. Certains plans se posent comme des tableaux dans le tableau sans toutefois se constituer comme des mises en abyme mais plutôt comme des chevauchements ou comme des fondus enchaînés, comme des images engendrées par des images. Cette logique est propre aux rêves; la refuser expose le regardeur au contresens et risquerait de le conduire à éprouver un sentiment de frustration. Une attitude de rejet devant le tableau aurait certainement pour sanction pour celui qui refuse de voir de se faire lui-même rejeter du tableau.

Car il faut *entrer* dans le tableau, jouer le jeu de l'errance, examiner une figure, interroger du regard le regard des protagonistes, s'attarder sur une mimique, sortir d'une impasse, glisser d'un brouillard à un brouillage, sauter d'un profil à l'autre. Il n'y a pas un sens de lecture; il y en a mille.

Les images de Jean-Pierre Larocque n'abolissent pas le temps, elles en offrent des fragments, des fractionnements. L'artiste exploite ainsi au profit du regardeur une astucieuse manière de s'approprier un présent-passé, un présent-présent, un présent-futur, un présent-conditionnel voire un présent subjugué! De l'espace, au contraire, les images qu'offre l'artiste n'accroissent nullement les divisions mais au contraire elles se risquent à en restituer les non dénombrables dimensions, leur caractère labile et évanescent que ne protège aucune limite.

Outre qu'elles s'inscrivent comme un commentaire critique de l'espace et du temps, les images de Jean-Pierre Larocque s'affichent comme un mode d'appréhension et d'examen d'une part obscure de la condition humaine : celle que recèle le songe avec son langage et ses situations que ne réprime aucune censure. Si tout rêve est singulier, les rêves sont universellement humains. L'exploration visuelle qu'en propose Jean-Pierre Larocque répond à l'une des finalités de l'art qui peut se définir comme action de révélation, de dévoilement et, en l'occurrence, d'éclaircissement. À cet égard, l'artiste procède à des éclaircissements.

Le rêve abolit notamment les conventions de hiérarchie à commencer par celle de la proportionnalité des perspectives. Les dessins traduisent cette liberté propre aux songes. L'artiste reconnaît toutefois qu'il n'y parvient pas spontanément. Il rappelle qu'il n'agit pas en somnambule mais en personne éveillée consciente d'exécuter un tableau. C'est pourquoi en s'y reprenant parfois souvent et donc en recouvrant de noir des dessins qu'il juge inadéquats, il élabore, il reconstitue, il construit, il invente un espace conforme à celui du rêve, un espace s'octroyant des décroissements, des dilatations, des déformations auxquels font écho les personnages. En fait, il « formule » un espace où s'insinue une

histoire aux sens multiples, ouverte à diverses interprétations.

THÉÂTRE, CINÉMA

Dès lors, les rapports qui s'instaurent entre les personnages qui animent la nuit ne sont pas univoques. D'où la richesse narrative du tableau qui invite l'œil à y revenir sans cesse pour y puiser, chaque fois, une sensation particulière causée par un détail : un clair-obscur, une silhouette, un éclat de lumière dont la relation avec un geste qu'amorce un personnage, avec l'œil à demi clos d'un visage ou avec une coiffe légèrement de travers vient modifier le cours de l'histoire que l'on avait cru déceler...

Subtil et long travail de l'artiste qui, il l'avoue, en tirant parti des hasards surgis sous ses doigts, s'emploie à déjouer le simplisme d'une linéarité narrative sans pour autant verser dans un inextricable tohu-bohu. Certes les personnages surgissent un peu au bonheur de l'occasion en gros plan, en plan éloigné, filiformes, nains, réduits aux seuls traits d'un visage ou à l'opacité d'une ombre; ailleurs, par contraste, les voici violemment éclairés. Paradoxalement, son apparente absence de cohérence confère sa cohérence au tableau qui restitue l'absurdité d'un rêve avant que quiconque n'en tire une élucidation possible.

Certes les personnages semblent immobiles. En fait, ils sont immobilisés, saisis comme dans un instantané photographique en pleine action. Statiques, quelques-uns semblent attendre quelque chose (mais quoi?) ou quelqu'un (mais qui?). D'autres paraissent occupés à expliquer quelque chose (mais quoi?) à quelqu'un (mais qui?). On lit l'étonnement, le scepticisme, l'attention, la moquerie dans l'expression des traits des visages. Comédie? Tragédie?

Justement, les activités et les postures se juxtaposent et parfois s'entremêlent; des personnages entrent ou sortent comme dans une pièce dramatique ou comme dans un film en noir et blanc. Comme au théâtre ou comme au cinéma, les scènes ou les séquences s'emboîtent plus qu'elles ne se succèdent dans l'obscurité de la salle ou dans l'aveuglant éblouissement des projecteurs, artifices à la



Écran de fumée
Fusain sur papier, 2008
129 x 195,5 cm

faveur desquels comédiens et acteurs interprètent leur rôle. C'est pourquoi le dormeur éveillé qu'est l'artiste affuble ses protagonistes d'accessoires (ballon, chapeaux burlesques) et, à défaut d'un masque, accroche à leur face une grimace ou un sourire énigmatique. Il confère alors à sa composition le caractère d'une parade, d'un défilé, d'une longue marche justifiant l'écoulement d'une durée que télescopent et ponctuent toutes sortes d'incidents.

LE PERSONNAGE DOMINANT

Certains tableaux se prêtent plus que d'autres à une lecture qui permet de trouver des indices de leur construction. Tel est le cas de ceux où prédomine un personnage vers lequel convergent des acteurs secondaires mais aussi à partir duquel s'éloignent des cohortes d'acteurs qui s'estompent et sortent du champ de l'action. Pas toujours placé au centre de la composition, le personnage dominant donne vie à la matière du souvenir. C'est par son truchement que les rêves « parlent ». Ils expriment dans le langage qui leur est

propre ce que personne n'ose s'avouer en plein jour. L'artiste rend visible le fait que sous une surface sommeille une autre surface ; il montre que la nuit est libératrice de fantasmes et de plaisirs tout comme de craintes et de dangers. Une part de l'attraction que suscitent les images de Jean-Pierre Larocque provient de la curiosité qu'elles attisent oscillant entre l'interdit de l'indiscrétion, du larcin voire de la simple gourmandise et la peur de croiser des individus menaçants sortis de quelque coupe-gorge...

Enfin, il convient de mentionner que Jean-Pierre Larocque efface le noir non pas seulement par soustraction à l'aide d'une gomme mais aussi par addition avec de la gouache ou de la peinture à l'huile blanche. Il réalise ainsi des tableaux où les personnages évoluent dans une lumière crue, des personnages souvent ahuris d'avoir été si brutalement surpris en plein rêve. Rien ne permet d'exclure que dans cette veine, l'artiste introduira dans ses prochaines compositions des figures ou des espaces multicolores. Après tout rien n'interdit de rêver en couleurs. □

¹ Jean-Pierre Larocque est certes connu comme sculpteur. Céramiste, son travail d'addition et de substitution de bandelettes d'argile permet les repentirs et de nombreux ajustements comme aujourd'hui ses dessins. Pour plus de détails, voir *Les échafaudages de la conscience esthétique* par Jacques-Bernard Roumanes, *Vie des Arts* n° 171 (Hiver 1998, p. 40-43). *Le voyage inachevé* par Bernard Lévy, *Vie des Arts* n° 202 (Printemps 2006 p. 36-41). Catalogue: *Trapping Shadows* sous la direction de Susan Jefferies (Gardiner Museum of ceramics, Toronto, Ontario).

EXPOSITIONS

La galerie d'Esté
1357, rue Greene
Montréal
Tél.: 514 846-1515
galeriedeste.com

La galerie Jean-Claude Bergeron
150, rue St-Patrick
Ottawa (Ontario)
Tél.: 613 562-7836
galeriejeanclaudebergeron.ca